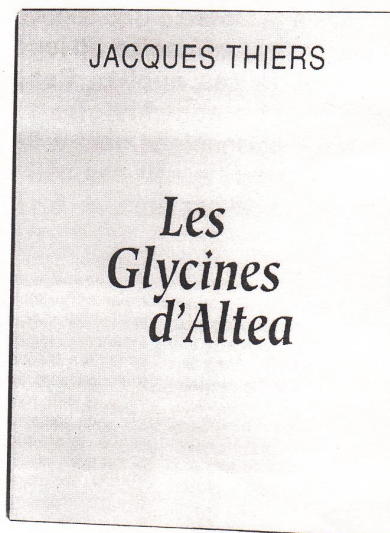
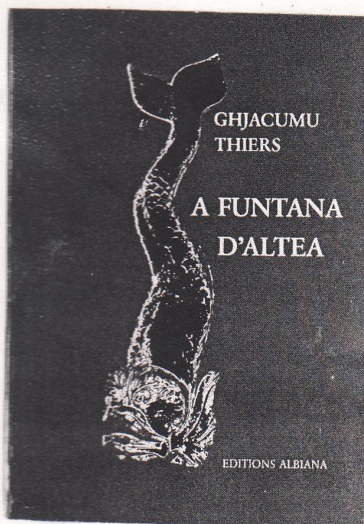


Libru - Libru - Libru - Libru - Libru - Libru - Libru - Libru - Libru -

Il canto d'Altea de Ghjacumu Thiers Un voyage entre trois langues



Un livre en langue corse traduit en italien. Une histoire rare. Cette histoire est celle de «A Funtana d'Altea» de Ghjacumu Thiers, qui vient de voir sortir des presses une traduction dans la langue de Dante due à Noëlle Tomasi, petite fille d'Ange Tomasi, le grand photographe corse, originaire d' Aiacciu.

Un livre en langue corse disponible, outre sa version originale, en français sous le titre, «Les glycines d'Altea», en italien sous l'intitulé, «Il canto d'Altea», c'est exceptionnel. Et cette exception à la règle voulant que l'expression corsophone soit cantonnée dans d'étroites limites et marges, se mue en un pari d'une singulière et prometteuse dimension.

En corse, en français, en italien, «A Funtana d'Altea» c'est le récit autobiographique d'un enfant de Bastia, support à une réflexion qui plie et déplie des pans de voiles de mémoire entremêlés de beaucoup de présent, qui ouvre et découvre des fragments, des strates fondamentales de l'âme corse, qui dit et énonce l'île dans des tours et des détours d'un discours, où l'anecdote n'est jamais réduite à ses seuls aspects anecdotiques, mais se transforme en fable, en parabole. «A Funtana d'Altea» c'est un texte de portée large mais très enraciné, à écouter autant qu'à lire, et qui joue maintenant sa musique sur le registre de trois langues.

Un livre. Trois couleurs langagières. Trois titres. De l'eau en corse on passe à la fleur en français et au chant en italien. De l'élément premier dans la version originale on en vient à la voix humaine dans la version italienne, comme si une boucle était bouclée au terme d'une tempé-

teuse navigation intérieure. Eau. Fleur. Chant. Pourquoi ces trois gammes symboliques ? «Fortuit, répond Ghjacumu Thiers. Du corse au français j'ai éprouvé le besoin inconsciemment et sans théorisation aucune de changer de symbole, parce que je changeais de langue. D'emblée en tout cas j'ai pensé à publier le texte sous la forme des trois langues, car toutes trois intéressent la Corse».

Funtana, dans la version corse s'est imposée parce que la fontaine du dauphin, ornement du quartier basaltien de Fontaine Neuve, très prégnante, est l'image centrale du livre. Parce que dans la culture corse villageoise la fontaine est le lieu des rencontres, des discussions, des sérénades, et que la fontaine du dauphin en est un pendant dans la civilisation urbaine.

Les glycines ont fleuri dans la version française, parce que cette fleur était la seule qui poussât dans le coin sur les murs du pensionnat quelque peu anachronique d'élé-gance et de haute réputation parmi un carré-lacis de maisons pauvres. Glycines, greffon d'une société plus bourgeoise dans un quartier populaire, rameau emprunt d'une différence distinguée. Glycines, reflet d'un ailleurs. «Même leur teinte, parme, violine, ne semble pas être conforme à l'imaginaire corse qu'incarner pour moi le rouge vif

ou le bleu intense, le blanc ou le noir, note l'auteur. Les glycines, c'est aussi le souvenir d'enfance de cette uva galletta, que l'on machait et qui avait un goût sucré. Les glycines, c'est encore le substitut des fleurs qu'on ne trouvait pas, sinon l'œillet, fleur de l'amour dans la culture corse, fleur que mon père cultivait dans une caisse de chicorée en bois sur le balcon».

Fortuit également la transposition du titre dans la version italienne. Noëlle Tomasi, la traductrice, était à la recherche de quelque chose d'évocateur pour des lecteurs italiens. Finalement le choix s'est porté sur il canto, car Altea, la figure féminine mythique du livre, épouse plus ou moins la silhouette d'une sirène qui appelle le narrateur.

Ghjacomu Thiers s'est chargé de la traduction française du texte. L'expérience l'a intéressé. Il y a pris du plaisir. Mais le résultat est à ses yeux insatisfaisant. Incompétence due au bilinguisme ? Conséquence d'évoluer dans une langue apprise sur les bancs de l'école ? Il estime le texte français froid, académique, et à le sentiment de n'avoir pas réussi à traduire ce qu'il ressent profondément. Pénible l'auto-traduction ? «J'ai le sentiment, dit-il, d'avoir écrit un autre livre, et que la distance que j'ai voulu donner dans le texte corse s'est accentué dans le texte français».

Elevé dans l'après-guerre à une époque, où était très fort le refus de l'italianité tant à cause de l'irrédentisme que de l'occupation, et très intense la minorisation de la langue des Lucchesi, Ghjacumu Thiers du fait de ses inhibitions d'enfant ne parle pas l'italien. Il est aussi conscient que ce rapport à l'italianité demeure encore ambigu, car tissé d'autant d'attraits que de réticences. Voulant exorciser ce passif, et la triglossie il a été dès le départ séduit à l'idée d'une traduction italienne de «A Funtana d'Altea». «Engagé par mes travaux dans l'exploration culturelle de la Méditerranée et de la mémoire ce rapport à l'italianité s'est révélé pour moi constitutif, souligne-t-il. On ne peut nier cette parenté. Dans mon affirmation de la corsité comme culture autonome on m'a accusé de vouloir couper les ponts avec la parenté italienne et toscane. Tel n'a jamais été mon propos». En ce sens «Il canto d'Altea» vient rétablir une vérité.

L'aventure du voyage du livre de Ghjacumu Thiers entre trois langues se double d'un voyage bien concret de «Il canto d'Altea» sur les bateaux de la Corsica Ferries entre la Corse et l'Italie, entre la Corse et la Sardaigne. La compagnie maritime, dont les boutiques à bord des ferries vont vendre l'ouvrage, a en effet grâce à un partenariat intellec-

tuel sponsorisé l'édition de «A Funtana d'Altea» en italien. Sans ce mécénat, qui est une première du genre dans l'île, «Il canto d'Altea» n'aurait pu voir le jour. A signaler qu'en Sardaigne la diffusion du livre est assurée par Neria di Giovanni, écrivain, professeur de littérature à l'université de Sassari, critique littéraire qui anime une émission spécialisée sur Videolina, la chaîne sarde de télévision à la plus forte audience.

Entre italianité, corsité et francité la traductrice de la version italienne, Noëlle Tomasi vit depuis plus de vingt ans en Sardaigne. Elle travaille auprès de la Région Autonome à la formation des guides-interprètes. De son grand père elle a hérité la passion de la Corse. Passionnée également par l'œuvre de Marie Susini, elle lui a consacré une thèse, présentée à l'université de Cagliari : «La Corse de Marie Susini». «A travers la traduction de Noëlle Tomasi, observe Ghj. Thiers, on a la promotion d'une parole de femme».

Traductrice et auteur ont assumé le rôle d'éditeur de «Il canto d'Altea». La fabrication du livre est revenue à «JPC Infografica» de Bastia, qui a réalisé là la plus attractive des trois éditions.

Michèle Peri